

# TERRY

LE PRIX DE LA PAROLE DONNÉE



ANTOINE BOTTI

Antoine Botti

Terry

*Le Prix de la parole donnée*

© Antoine Botti, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2205-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **DÉDICACE**

Il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent.  
Voltaire

À tous ceux, innocents ou coupables qui ont subi le glaive de la peine capitale

## REMERCIEMENTS

À toi qui vis avec mon silence quand moi, je m'enferme avec les personnages qui peuplent mon imagination, je te remercie de ne jamais m'en tenir rigueur.

Merci aussi à toi Christiane B. pour tes conseils avisés.

Merci à vous tous qui m'avez encouragé après lecture de "Bonne à tout faire", mon premier roman publié.

Merci à toi aussi Apollinaire, mon frère et ami.

## **Chapitre 1 : Terry Holyfield Jr**

Je m'appelle Terry Walter Holyfield Jr. Au moment où vous lisez ces lignes, je ne fais plus partie du monde des vivants. Vous et moi, ne sommes plus dans le même monde. J'ai quitté votre monde. Je l'ai quitté exactement à vingt-six ans, un mois et cinq jours.

Vous vous demandez sûrement comment je peux encore parler, alors que je prétends ne plus être du monde des vivants. Ceux qui sont perméables à la métempsycose n'auront aucun mal à comprendre. Ils ont déjà compris. C'est ce qu'ils croient. Mais ils sont encore loin du compte. Je puis vous dire que ces avertis, tout comme les autres, moins avertis, ont tout intérêt à écouter jusqu'au bout ce que j'ai à dire ici. Parole d'honneur ! Parole d'un mort !

Quel intérêt aurait un mort à mentir ?

Je veux lever ici, le voile sur la question que votre grand-père se posait déjà sans en avoir eu réponse. Énigme dont votre père a hérité et qu'il vous a léguée telle qu'il l'a reçue, sans plus de réponse. Mais avec toujours plus de mystère.

Cette question, oh combien préoccupante, dirigeant toute action de tout être humain, m'est devenue limpide.

Hier encore, j'étais comme vous dans l'ignorance. Avec la même forte envie de savoir. Mais aujourd'hui, j'ai changé de dimension. J'ai pris de la hauteur.

Je sais ce qu'il y a derrière le rideau. Ce rideau noir, frontière entre l'invisible et le visible. Entre l'au-delà et l'en-deçà. Ce rideau, je l'ai traversé. Et maintenant, suis-je du bon côté ou du mauvais ? C'est à voir...

Trop curieux de savoir avant l'heure, moi aussi, je fus victime de ces bonimenteurs malgré eux. Ceux-là mêmes qui ont fait l'expérience de mort imminente et qui professent leur précieux voyage comme l'on feuillette un album de photos jaunies par le temps, photos souvenirs de vacances en terres exotiques ; bernant ainsi un auditoire volontairement complaisant. Nombreux sont ceux qui se font rehausser en société, étalant un superficiel vernis de lumière sur leur corps meurtri par quelque accident de vies ordinaires. Tout aussi nombreux sont ceux qui se font avoir par ceux-là. J'en fis jadis partie.

Mon cas, celui dont il est question ici n'a absolument rien de comparable aux leurs. Contrairement à eux, je ne suis pas revenu, moi. J'y suis resté. Et loin de moi l'idée de faire commerce de prosopopée. Je n'ai rien à montrer, rien à prouver, rien à gagner. J'ai décidé de tout mettre sur la table sans flagornerie, sans gratification. Pas d'héroïsme non plus, puisque je n'ai rien à y perdre.

Avant d'aller plus loin, je dois vous parler de moi. C'est important de savoir à qui l'on a à faire. Ça ne sera pas bien long. Je ne parlerai que de ma dernière journée « d'homme vivant ». Il existe de prétentieuses gens qui tiennent un journal, celui de leur vie. D'autres ayant atteint le degré ultime, la vanité, en font même des bouquins. Ce n'est pas le genre de la maison. Ici, il ne sera question que d'un jour. Le dernier. Mais heure par heure.

Je n'ai pas trouvé le mot correspondant à une telle entreprise. L'équivalent du journal ne semble pas exister pour les heures d'une journée. C'est à croire que jamais, personne n'a entrepris d'écrire ce qu'on pourrait appeler un « horal » ou « heural ». J'avoue que c'est absurde. Donc forcément très haut au-dessus de la vanité. Et pourtant c'est ce à quoi, je vous convie ici.

Vous le savez déjà, je suis Terry Holyfield. Et je suis un homme mécontent. Peut-être devrais-je dire un ex-homme mécontent. Je ne suis pas satisfait de cette mort. Une mort qui ne sert à rien.

Ce n'est pas du tout comme cela que je l'envisageais. La mort est toujours une perte. Ne dit-on pas, "perdre la vie" ou "perdre un être cher".

Mais il y a aussi la mort qui soulage. Celle qui apaise.

Pour moi, j'en voulais une autre. Celle qui réhabilite. Ce n'est pas ce que j'ai eu. Je n'ai pas eu la mort que je méritais. Je n'ai pas eu la mort de mon niveau. Je ne veux pas qu'il reste de moi cette idée de mort au rabais. Une mort pour rien.

Je veux donc tout recommencer puisque j'en ai la possibilité. Je veux revivre avec vous mon ultime journée qui peut changer bien des choses. Je veux vous expliquer par le menu, ce que ma bouche émotive n'aurait sans doute pu exprimer. Je veux vous rendre témoin et juge à la fois, d'une réhabilitation. Je veux changer votre regard sur l'homme qu'on a fait de moi.

## **Chapitre 2 :**

### **La première heure**

Cinq heures, le matin. Je suis réveillé par le bruit tonitruant de la chasse d'eau de la pièce d'à côté. Celle de mon encombrant voisin. Ici les chasses d'eau sont bruyantes. Mon voisin n'y est pour rien. Lui, c'est Noa, un gros balèze, 150 kilos sur la balance. Un cou de buffle sur lequel est posé un rocher qui lui sert de tête. L'homme a la tête aussi dure qu'elle est vide. Surtout de bon sens. Une tête bien chargée de dégueulasseries. Son seul regard te broie les boyaux et te rétrécit instantanément. Peu importe ton gabarit ou ton rang. Devant un tel monceau de chair, ton cerveau se liquéfie et se brouille.

Nous y reviendrons plus tard. Ça vaut vraiment le coup de connaître cet homme plus en détail.

Je suis donc réveillé trop tôt. C'est bien dommage, je venais à peine de trouver le sommeil après une longue nuit de chorégraphie horizontale dans mon lit trop étroit. Aussitôt réveillé, je suis saisi par l'odeur de moisi prisonnière de l'air ambiant à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer. Que ce soit dans ma chambre, dans les couloirs ou en tout autre lieu de ce bâtiment, cette odeur est omniprésente comme prise en otage entre les murs de cette bâtisse.

Mon cerveau divague. Il a pris cette habitude pour s'extirper de l'haleine lourde du monstre qui me qui me tient en ses entrailles. La première personne à laquelle je pense, c'est ma mère. Elle m'a aimé cette femme. Elle m'a aimé pour deux, comme elle disait elle-même. Un amour autant excessif qu'immérité. Je ne lui ai jamais causé que des ennuis. Son malheur a commencé aussitôt qu'elle fut tombée enceinte. À dix-sept ans. Un âge où l'on commence à découvrir les vraies choses de la vie. Ces choses que les adultes savent et font, et les interdisent aux enfants pour les protéger malgré eux. Elle ne les a pas écoutés.

Enceinte de moi, donc par ma faute, elle dut embrasser prématurément la vie adulte. Cette vie d'adulte qu'elle-même avait trop souvent revendiquée de ses parents, elle l'eut. Mais pas comme un cadeau. Plutôt comme une punition ; pire encore, une condamnation.

Une fois dedans, elle aurait tout donné pour jouer les prolongations sur le terrain de l'insouciance de l'enfance perdue. C'était hélas trop tard. Il est de ces bonheurs qui sont faits pour être regretté. L'enfance en fait partie. Tout enfant veut être grand. Faire comme les grands. L'enfant ne sait pas que dans la besace du grand se trouve le poids du monde. Il l'apprend toujours à ses dépens. Quand vient le temps de porter cette charge à son dos pour gravir les douloureuses



marches du quotidien. La vraie vie.

Alisha Brittany Holyfield, c'est ainsi qu'elle se nomme ma mère. Elle était amoureuse d'un garçon de son âge. Un bon gars du quartier promis à un avenir plus que satisfaisant pour un type de son milieu. Sportif accompli avec d'excellents résultats scolaires. De grandes universités lui tendaient les bras. Des superviseurs étaient venus frapper aux portes de ses parents et de son école pour l'enrôler. Mais tous ces bras tendus n'avaient pas été assez longs ou rapides. Les lois du quartier ont été plus promptes à s'emparer de lui. Fauché par une balle qui ne lui était pas destinée et qui s'est pourtant perdue dans son crâne. Le pauvre garçon s'était trouvé là où il devait être. Là où il ne pouvait qu'être. Là où le destin l'avait fait naître. Là, dans cette rue, le terrain de jeu de son enfance, de son adolescence, de sa vie de jeune adulte. Là, chez lui.

Mais hélas, dix fois hélas ! Une fusillade entre bandits dans une folle expédition punitive au sein de son quartier avait scellé son sort. Cette maudite balle ne lui a laissé que peu de chance de survie. À peine suffisante pour que ses yeux ne se ferment définitivement qu'au moment de l'arrivée des secours.

Maman a appris qu'elle était enceinte de ce garçon le lendemain de sa mort. Alors contre l'avis de ses parents, de ses amis et des professeurs, elle a choisi de ne pas avorter. Cette graine dans son ventre était le pansement à la profonde fêlure de son cœur. Le kleenex qui devait sécher ses larmes.

Voilà. C'est de là que je viens. Moi, Terry Walter Holyfield Jr

J'étais une équation inextricable pour les parents de ma mère. Ils étaient fondamentalement contre l'avortement qui est un péché capital au même titre que le meurtre. Et en même temps, ils ne pouvaient supporter que leur fille soit enceinte hors mariage. Une situation sans issue. En désaccord total avec ses géniteurs, ma mère fut jetée dehors. Ces honnêtes citoyens, corsetés dans leur morale socioreligieuse trop rigide, ne pouvaient supporter plus longtemps, les regards inquisiteurs voire moqueurs des voisins.

Dans le sud Little Rock, la population était alors, quasi exclusivement noire. Cela n'a pas beaucoup changé depuis. Little Rock est toujours une ville naturellement coupée en deux par l'Interstate 630, l'autoroute centrale, véritable jugulaire interne de la ville. Au Nord se trouvent les quartiers blancs. Et au Sud naissent, vivent et meurent les noirs. Je me suis souvent demandé pourquoi des gens auxquels aucune contrainte frontalière ne s'imposait, s'obstinaient tant à vivre toute leur vie à cet endroit. Les rares courageux qui avaient osé partir vers le nord de la ville, ou comble de témérité, dans une autre ville, étaient toujours revenus au bout de quelques mois ou quelques années.

Ce territoire miné de l'intérieur ne se quitte pas. Ce territoire où les gangs, en guerre permanente entre eux et contre toute force institutionnelle, ont réussi l'exploit de faire régresser l'espérance de vie, reste pour ses natifs, l'eldorado absolu. Pour eux, c'est là où il faut être pour exister. C'est un endroit doté d'un puissant chimiotactisme, un aimant invisible qui entrave ses habitants. Une pieuvre cannibale.

Inutile de chercher à comprendre. Seuls les authentiques natifs du milieu sont outillés pour cela.

Dans cet environnement, d'il y a une vingtaine d'années, les personnes de l'âge des parents de ma mère, prisonnières malgré elles de la violence ambiante, n'avaient pour seul salut que les valeurs traditionnelles. Une autre prison dans laquelle tous les anciens se connaissaient et se reconnaissaient. Leur regard sur le voisin passait d'abord et avant tout par le filtre déformant de la tradition et de la religion. Ces parents d'un autre monde n'avaient donc pas su surmonter l'irruption d'une grossesse précoce dans leur vie.

Maman a dû trouver du travail pour survivre et élever son futur enfant. Elle l'a fait du mieux qu'elle a pu. Et moi à mon tour, dès que j'ai pu penser et agir, je lui ai reproché ce péché originel que ses parents, ses amis et ses professeurs ne lui avaient déjà pas pardonné. Je ne lui ai jamais laissé de répit. J'ai tout appris trop vite. On m'a rapidement classé dans la catégorie des enfants intellectuellement précoces. Des facultés exceptionnelles que j'ai entièrement mises au service des supplices à infliger à ma mère. Elle n'a pourtant jamais cessé de me protéger, de m'aimer doublement. Elle n'a pas eu d'autre enfant pour mieux m'aimer, elle n'a pas refait sa vie pour mieux m'aimer. Ce n'était tout simplement pas concevable pour elle d'avoir à partager l'amour qu'elle me portait, avec un autre.

Vous comprenez donc pourquoi tout naturellement ma première pensée, en cette journée finale, est d'abord pour cette femme.

Maman vient me voir aujourd'hui. J'ai obtenu l'immense privilège de passer mes deux dernières journées avec la personne de mon choix. C'est la loi de notre état, l'Arkansas.

Tout naturellement, j'ai préféré passer la première avec moi-même. Quoi de plus normal ; je me cherche depuis que je suis né. J'avais besoin de cette ultime chance de me trouver. Trouver un sens à cette courte vie bien chargée. C'est un peu comme voir toute sa vie défiler à toute vitesse dans un accident qui peut être fatal. Sauf que là, ce qui se passe normalement en une fraction de seconde s'étale sur une journée entière. Contre toute attente, cette journée de quête intérieure m'a fait le plus grand bien. Elle m'a resitué dans le monde réel dont j'avais été écarté par des faits dont on parlera. Je sais maintenant que ma vie n'a été qu'un